

MACADAM : ARTE, 22 h 15

Lundi 11 juillet

Ferré, seul demeure

Pas de témoignages ni de digressions sur le contexte historique dans ce portrait posthume de Léo Ferré. Juste des images d'archives audiovisuelles. Un document d'une grande rigueur.

DANS un studio de l'ORTF, en 1965, une journaliste s'interroge : pourquoi de si longues absences quand le public attend ? Pourquoi mettre tant de soin à fuir la télévision ? Les animateurs, qui oublient parfois les réticences qu'ils ont eues eux-mêmes à inviter un artiste, affectionnent ce genre de mondanité. Mais voici que Léo Ferré les prend au pied de la lettre. Comme on répondrait « non » à celui qui vous demande banalement « ça va ? », il sourit. Un peu trop, un peu crispé. Un sourire pour la caméra. « Parce que la télé est une mangeuse de têtes. Je ne veux pas être mangé trop souvent. »

Toute sa carrière, de Monaco, sa ville de naissance, à la Toscane, où il finit ses jours, en passant par Saint-Germain-des-Prés, le chanteur qui, selon ses propres mots « publie les poètes », cultivera ainsi la distance. Il a trop souffert à ses débuts de son insolence sans concession. Dix ans durant, il a couru après les contrats dans les cabarets où l'on trouvait son humour trop grinçant et son allure marginale. Puisque le public l'a quand même reconnu, il peut se permettre de mépriser ce qu'on appellera plus tard les « plans médias ». Mieux : il se paie le luxe d'attaquer nommément, dans une chanson aigre-douce, les méthodes d'Eddie Barclay et des présentateurs d'Europe 1 qui voudraient bien raboter ses différences. Tant pis pour ceux qui n'apprécient pas son agressivité. Même lorsqu'il accepte de passer à une émission, l'homme est toujours ailleurs. « Je ne vis pas ici, je fais semblant », dit-il. Il n'a pas l'art de Gainsbourg pour se jouer des caméras et mettre les réalisateurs de son côté. On sent bien qu'il déteste la présence trop évidente des médias.

D'une grande rigueur

L'idée qu'a eue Claude-Jean Philippe de rendre hommage au poète par un montage d'archives télévisuelles est donc quelque peu paradoxalement. D'autant que ce « Ferré pour lui-même » est d'une grande rigueur. Nul témoin pour évoquer la mémoire du disparu. Nulle digression sur le contexte historique et les réactions du public à chaque sortie de concert. « Il s'agissait pour moi, explique l'auteur de ce document, en supprimant toute interférence de commentaire, de laisser à Léo Ferré toute latitude pour

ANDRÉ VILLERS



« Je ne vis pas ici, je fais semblant. »

brosser son autoportrait posthume à travers ses propos et ses chansons. » C'est donc un Ferré vu par la télévision qui nous est présenté.

Grâce au concours de l'Institut national de l'audiovisuel, des archives passionnantes ont pu être exhumées. Elles mêlent le noir et blanc à la couleur, puisque la carrière de Ferré épouse toute l'évolution du petit écran. On y retrouve ses mémorables entretiens avec Denise Glaser, ses rares interviews improvisées et ses passages éclairés plus récents, où l'embarras se travestit en violence verbale.

Le tout est intimement mêlé au montage. On découvre ainsi que les réalisateurs de l'ORTF avaient soin de toujours filmer l'artiste en gros plans fixes, comme pour saisir sur son visage les pulsations les plus profondes de sa vie intérieure. Un peu gauche, un jeune homme de trente ans bien sonnés interprète dans ces conditions *la Vie d'artiste*. Fondu-enchaîné et c'est le Ferré des

dernières années qui termine la même chanson. Il est debout, crinière ébouriffée, devant un grand orchestre qu'il dirige de quelques gestes autoritaires et saccadés. L'orchestration s'est ralenti, la mélodie a éclaté et les vers sont devenus des formules de combat. Mais les rides et les cheveux blancs n'ont pas terni le regard acéré qui cligne toujours devant les projecteurs.

Le parti du film est donc clair : par-delà les années qui changent le débutant du Bœuf sur le toit, engoncé dans son costume d'ancien étudiant en droit, en lion magnifique tout vêtu de jean, Claude-Jean Philippe veut souligner la permanence du caractère et l'énergie intacte du personnage. Il a raison : ces pirouettes instables devant le petit écran portent toute la noblesse de l'œuvre.

JEAN-LOUIS ANDRÉ

► La revue *Chorus*, consacrée à l'actualité de la chanson francophone, présente un dossier de soixante pages autour de Léo Ferré, dans son numéro d'été (n° 8, 75 francs).